

CONDITION DE LA TRADUCTION

Nuria d'Asprer
Grup Étienne Dolet
Universitat Autònoma de Barcelona

1. Du regard à l'acte

La formulation initiale qui donne le titre au colloque, « Sujet et traduction », pourrait facilement dériver vers une question —« quelle est la condition de la traduction ? »¹— dont la réponse, me semble-t-il, devrait mettre en lumière la valeur du rapport que soulève la conjonction « et ».

La réponse ici, forcément provisoire et inachevée, ne prétend pas aboutir à une clôture. Nous irons plutôt la chercher dans les interstices de cette réflexion à peine entamée, dans sa trame, ce qui permettra du même coup d'activer certains points évoqués de façon intéressante par le colloque. Je me limite à fournir quelques bribes, à frayer quelques sentiers, et je le fais tout d'abord par un déplacement à rebours.

Je me rapporterai aux temps archaïques de l'humanité et, puisque l'impact de l'image chez nos lointains ancêtres me semble un fait crucial, je démarrerai en mettant l'accent sur la fonction visuelle.

Le détachement de la terre, le passage à la station debout, moment fondateur où l'image du monde apparaît en face, entraînerait le déplacement dans une perspective nouvelle —cette traversée essentielle que Marta Marín a tracée avec brio. Or mon attention est tout d'abord portée sur l'idée non pas du déplacement physique, mais de la confrontation et de la surprise devant un univers qu'on découvre nouveau. Il y a rupture de l'*habitude*, passage du regard aveugle plaqué contre la terre, au regard-action dirigé vers l'espace. Se dresser, percer le vide, amène à percevoir les objets en perspective.

La verticalisation des premiers anthropoïdes implique un changement de l'angle de vision : premières confrontations à l'image, le spectacle de la nature apparaît comme un univers énigmatique. Mais, pour parer aux limites que suppose la vision frontale unidirectionnelle, pour explorer l'entourage, le mouvement et les déplacements s'imposent, entraînant la conscience d'une discontinuité. La maîtrise de l'espace conduit à une appropria-

¹ Mes remerciements à Michel Balat, qui m'a posé cette question en temps utile.

tion et à une recherche de repères topographiques : la grotte sera d'abord un refuge, espace délimité enveloppant, mais dont les parois offriront aussi le premier support à l'inscription : premières représentations symboliques comme signes d'une confrontation au réel.

Le diagramme

Regard — confrontation — acte

fournirait donc une première articulation triadique à considérer d'emblée : la fonction du regard entraînant une confrontation avec l'espace et les êtres qui l'habitent, et l'acte pouvant se traduire en gestes, mouvements et déplacements d'abord, puis en langage. Pour comprendre le sens de la traduction en tant qu'actualité, je veux dire, bien entendu, cette actualité qui relève de l'acte, je proposerais que l'on retienne cette idée de confrontation.

La première, la plus dramatique, est sans doute produite par le spectacle solaire : la perception de sa progression, de ses phases, amène la conscience de la temporalité, et sa disparition au moment du crépuscule, jointe à l'« incendie » qui la précède, convoquent l'angoisse du néant. Patrick Thériault dans son article pointe précisément l'importance de ce phénomène en renvoyant à la mythologie comparée : le drame solaire serait à l'origine des différentes mythologies et même du langage populaire, observe-t-il, son inscription traverse la littérature et elle est au cœur de la poésie de Mallarmé, qui est l'objet de son étude. Cette expérience originaire de perception qui conduit à l'acte constitue un événement, un moment d'inflexion dont il faut tenir compte dans l'approche du sujet. Si une telle confrontation habilite le passage du regard à l'acte, on est en mesure d'anticiper que la confrontation est une condition de la traduction.

Mais on est encore trop dans le vague. Qu'en est-il de la confrontation à l'autre ?

Avant d'en venir là, je voudrais relever un autre aspect intéressant à propos du soleil : à savoir sa capacité de projection.

En effet, dès qu'on a atteint la position verticale, le soleil permet une confrontation à soi-même : la perception de l'image de soi reconnue dans l'ombre du corps projetée sur le sol pourrait bien entraîner un processus d'identification, plus ou moins évocateur du stade du miroir ; mais d'autre part (hypothèse personnelle forcément conjecturale) elle fournirait le modèle à d'autres projections, telles les peintures pariétales. Appliquer la technique à imiter les phénomènes que la nature est à même de produire, ne

relève pas nécessairement (en tout cas pas seulement) d'une pulsion mimétique, mais plutôt d'une tendance à établir des coordonnées entre soi et le monde.² La projection des objets sur des surfaces, telles les parois de la grotte, marque un passage où l'identification des objets en tant qu'entités autres que soi-même, séparées du propre corps, se confirme et se formalise. Je ne m'attarderai pas à évoquer les différentes fonctions, rituelles, magiques, fétichistes ou autres, que l'anthropologie a attribuées aux premières inscriptions pariétales. Mon objet ici est plutôt de pointer leur valeur sémiotique et l'incidence de cette iconicité première sur l'avènement des conditions nécessaires à la constitution du sujet.

2. L'Inscription

En dehors des gestes éphémères, tel le regard ou la marche, il y a ceux qui laissent des traces et qui font preuve d'un état de conscience. Je dis trace et pas empreinte, car celle-ci est produite par les gestes souvent involontaires, elle ne s'inscrit pas. La trace, par contre, relève d'un processus de déplacement opérant à plusieurs niveaux : on consigne sur la pierre les objets perçus, des animaux (iconicité imagique), l'idée d'un passage, empreintes d'animaux (iconicité indiciaire ou diagrammatique), les symboles relatifs à la chasse, à la fécondité (iconicité symbolique ou métaphorique)... Certaines peintures rupestres manifestent divers degrés d'abstraction impliquant une codification. Et dans cette émergence de la représentation témoignant d'une action sémiotique, il conviendrait, me semble-t-il, de situer le moment fondateur de la traduction.

La première trace de la fonction symbolique est donc iconique, l'exemple des mains négatives (-30.000) que l'on trouve dans la grotte de Gargas, en France, ou dans celle de las Manos Pintadas, en Argentine, en est fort révélateur : de tels dessins vont bien au-delà de la simple figuration. Au même moment où l'on continue à peindre des animaux, apparaissent ces mains négatives aux phalanges coupées de façon aléatoire que les études anthropologiques ont associées à un système élaboré de comptabilité de la chasse. Cette écriture embryonnaire du Paléolithique supérieur montre une autonomie par rapport au langage, qui survit dans les écritures pictographiques et idéographiques qui ont succédé.³

² J'adhère par là aux arguments de Francesca Caruana, qui rattache les inscriptions pariétales à une appropriation des objets, à la nécessité d'une notation spatiale : « Espace, spatialisation et continuité du signe » dans *Visio : revue internationale de sémiotique visuelle*, vol. 9, n° 1-2.

³ L.-J. Calvet, *Histoire de l'écriture*, Pluriel, Paris, Hachette, 1996.

En effet, les premières formes d'écriture codifiée admises comme telles (mésopotamienne, égyptienne, chinoise, aztèque) étaient encore des dessins (pictogrammes) qui établissaient une correspondance entre l'image et l'objet : langue et écriture étant alors des processus indépendants.

Signaler les objets et les êtres de la nature par des gestes ou par des dessins est donc un phénomène indépendant de toute énonciation linguistique. Ces ébauches d'une conscience de l'altérité sont de nature iconique, même si Benveniste⁴ limite la subjectivité au terrain de la linguistique. Dans sa mise en relief de l'opposition je-tu, qui d'après lui articulerait toute communication intersubjective, il me semble avoir fait l'économie de la gestualité et de l'iconicité, qui pourtant ont précédé l'expression verbale : je pense à ces gestes du doigt (déictiques) dirigé vers le propre corps ou vers celui de l'autre, ou en mouvement alterné de l'un à l'autre ou encore, vers un tiers : ne devraient-ils pas être considérés comme premières énonciations non verbales, amorces de la subjectivité et de la communication intersubjective, sûrement antérieures à la verbalisation des pronoms ?

Pour en revenir à la projection des premières peintures, il conviendrait donc de les considérer comme la preuve d'une articulation intersubjective, impliquant la présence d'un tiers interprétant, réel ou potentiel.

Sur ce point, la sémiotique peircienne, ainsi que la psychanalyse, s'avèreront très utiles : elles nous aident à comprendre que le binaire n'est pas pertinent ; en effet il ne relève pas du déplacement mais du reflet, soit d'une identification narcissique, qui renvoie à la propre image idéalisée. Le binaire fait donc contresens à l'idée de traduction dans les termes contingents où nous l'envisageons et que nous reconnâtrons dans plusieurs articles réunis dans ce volume : contre le dualisme de la linguistique qui gouverne encore trop largement la traductologie, Alexis Nouss remarque précisément une pression constante du tiers dans toute relation duelle et il en vient à envisager un « autre multilatéral », une subjectivité métisse du traduire, tandis qu'Étienne Dobenesque réclame une nouvelle visée de la traductologie sensible à l'agir du texte et qui prenne en compte la portée de l'historicité et de la subjectivité.

Mais, comment comprendre la traduction à la fois en tant qu'inscription, coupure, et en tant que processus en devenir ?

⁴ Émile Benveniste (1958), "De la subjectivité dans le langage", dans *Problèmes de linguistique générale*, 1, Gallimard, Tel, 7, Paris, 1966, pp. 261-262.

J'aimerais expliquer un peu cela, et dans ce dessein, je voudrais proposer que l'on adopte une visée peircienne. On a bien vu que l'altérité n'était concevable que dans le rapport à un tiers interprétant, mais il convient de remarquer également que l'interprétant est celui qui certifie, qui confirme l'inscription, et qui du même coup la voue à une transformation, on pourrait dire aussi : à la sémiologie.

L'interprétant est le garant de la sémiologie et donc de l'historicité ; c'est d'ailleurs celui qui, à partir de l'expérience primordiale du stade du miroir, permettra la traversée je-moi-sujet : ce passage qui, partant de la reconnaissance jubilatoire et narcissique de soi dans l'autre reflété, aboutira à une transformation fondamentale dès qu'on se découvrira observé : l'autre, ce tiers venant introduire le regard et le langage, empêche l'identification. Autrement dit : l'autre c'est la barre du sujet lacanien.

Pour revenir à l'inscription : Michel Balat, psychanalyste et spécialiste en sémiotique peircienne, a dit des choses très intéressantes que l'on connaît malheureusement trop peu, et qu'il convient d'évoquer : surtout il a lu et compris Peirce, il l'a rendu utile en articulant sa conception triadique du signe à la théorisation du sujet et de l'inconscient.⁵ J'y apprend que l'inscription apparaît dans la logique de Peirce :

Balat reprend la triade logique — 1) fonction « graphiste » ou d'inscription, 2) fonction « grapheur » et 3) interprétant. À la place des deux premières, il dit : « fonction scribe » et « musement » respectivement. La relation de ces trois fonctions est triadique en ce sens qu'elle n'est pas susceptible d'être décomposée en relations dyadiques. Ajoutons encore que ce que l'on inscrit ce sont des signes, ce que dans la terminologie de Peirce correspond au « représentamen » et dans celle de Lacan au « signifiant ». Peirce définit le signe ou representamen comme :

quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé. Ce signe tient lieu de quelque chose : son objet. Il tient lieu de cet objet, non sous tous rapports, mais par référence à une sorte d'idée que j'ai appelée quelquefois le fondement du représentamen.⁶

Cette conception triadique du signe, lie indissolublement representamen, objet et interprétant. Balat met en relief le caractère analytique et donc hy-

⁵ Michel Balat, *Des fondements sémiotiques de la psychanalyse : Peirce après Freud et Lacan*; voir aussi : Jean Oury, *Le corps et ses entours : la fonction scribe*.

⁶ Peirce, *Collected Papers*, 2-228 - *Division des signes*, 1897.

postatique du representamen en vertu de sa fonction d'appel à l'interprétant. Et pour que tout le processus d'inscription démarre, pour que l'action sémiotique soit déclenchée, il y aurait une condition préalable qu'est à mon avis ce moment de confrontation, de surprise, que j'évoquais tout à l'heure. Mais pour inscrire, il faut d'abord une surface d'inscription, un support, sorte de feuille blanche virtuelle que Balat a nommée « feuille d'assertion ». Le *scribe* (1), mettons nos premiers anthropoïdes ou nous-mêmes, ne sait pas ce qu'il inscrit, il tâtonne un peu à la dérive, il produit un continu, un processus d'inscription en acte ou *musement* (2). Le *musement* on ne le connaît que rétrospectivement, à partir d'une coupure incidente, il n'est qu'une supposition à laquelle on accède seulement à partir du moment où quelque chose s'inscrit. Ce ne sont donc que les *interprétants* (3) qui donneront sens à l'inscription, en introduisant de la sorte une discontinuité, une rupture, ce qui confirme l'inscription. Or il convient de signaler que tout ne s'inscrit pas, il y a toujours quelque chose qui échappe à l'interprétation, et c'est ce reste qui réactive le *musement*, qui ouvre à nouveau le processus d'inscription suscitant de nouvelles interprétations, et ainsi de suite. Ce processus de signification en chaîne correspond à la sémiose illimitée de Peirce.

Si la sémiotique peircienne nous montre qu'aucun signe n'est définitif, que tous les signes constituent des interprétations de signes préalables, ceci serait également applicable à la traduction : les traductions, en effet, constituent elles-mêmes des interprétations de signes préalables, lesquelles entraîneront à leur tour des interprétations successives, et ainsi de suite.⁷ Cette visée implique certes une conception du sens en tant que productivité : quelque chose qui doit advenir.

Tout le devenir aussi bien de la traduction que de la pictographie et de l'écriture, ses transformations successives, en témoignent. Aussi, j'aimerais proposer que l'on considère les inscriptions, que ce soit les dessins rupestres ou les textes traduits, sous l'angle d'un tel processus.

L'observateur interprétant, du moment où il confirme l'inscription lui découvrant un sens, réactive le processus dans une nouvelle direction. En retraçant l'itinéraire de la sémiose, son historicité, on est à même de découvrir dans chaque inscription le substrat d'inscriptions antérieures. Reconnaître ce fait, c'est reconnaître l'inscription du sujet et sa pluralité, c'est assumer la dimension éthique du traduire : la justice rendue à la mémoire que réclame Alexis Nouss.

⁷ U. Stecconi, "Peirce's Semiotics for Translation" dans: Koine, *Annali della Scuola Superiore per Interpreti e Traduttori "San Pellegrino"*, IV, 1994.

3. Ce qui ne cesse de ne pas se traduire

Si j'ai commencé cette réflexion en évoquant les premières inscriptions pariétales et les origines iconiques de l'écriture, c'est justement parce que notre écriture actuelle, on ne le dit pas assez souvent, porte la trace de son passé iconographique. C'était du temps où l'« écriture » peignait le monde sans barrières. Confronter l'écriture pictographique à cette autre écriture, logocentrique et alphabétique, qui se dit vouée à transcrire le langage doit nous aider à mieux comprendre la dimension du sujet, la barre qui le constitue. Cela nous rappelle surtout que le langage introduit la dimension de la perte. Dans tout le travail sur le signifiant qui traverse l'histoire de la littérature et qui devient massif dans l'écriture moderniste tendant à souligner la matérialité du texte ainsi que sa nature fragmentaire, il faudrait essayer de reconnaître la trace d'une telle perte. L'inscription de celle-ci, latente ou manifeste, réclame une traduction soucieuse de ne pas la résorber : traduction de la lettre, comme dit Antoine Berman. Plusieurs articles se font précisément l'écho de cette éthique bermanienne, seulement je voudrais ici attirer l'attention sur les surfaces d'iconicité que les textes produisent, et sur la tension entre image et langage dont elles témoignent. Laisser ouverte cette béance est la condition pour qu'elle puisse continuer à interroger le sujet, c'est donc la condition de la continuité du traduire.

Articuler image et langage est aussi une manière d'interroger le rapport impossible invoqué par la théorie lacanienne (l'union des sexes), ce qui dans le terrain qui nous concerne revient à l'impossibilité de traduire le tout, d'atteindre la fusion, à cette résistance que le texte oppose parfois au traducteur. On remarquera que certains articles renvoient plus ou moins directement à cet impossible, invoquant des concepts connexes, tel le message énigmatique de Laplanche (E. Peeren), la comparaison des incomparables évoquée par A. Nouss en renvoyant à Lévinas, ou l'appel à un troisième texte virtuel, que préconise Paul Ricœur (M. Nowotna). Didier Coste quant à lui, propose d'interroger les conditions d'une non-traduction : pour lui, le non-traduit n'est pas un reste mais précisément le tiers, d'autre part, le non-traduit, qui a de nombreuses formes (le cité, le calqué, l'omis, l'ajouté, le pseudo-traduit...) n'est pas de l'intraduisible —un possible signe négatif, mais précisément quelque chose qui relève du réel, ou qui en prend le statut d'une façon ou d'une autre.

Dans toutes ces tentatives de formalisation du traduire, le contingent affleure nous révélant enfin que la traduction est une confrontation à quelque chose d'indécidable, et ceci a un nom : le *réel*. Le Réel, tel qu'il a été

formalisé par la théorie lacanienne, est ce qui ne s'inscrit pas, mieux encore, « ce qui ne cesse de ne pas s'écrire ». Si dans un texte tout ne se traduit pas, alors où allons nous poser la traduction ?, sera-ce du côté de ce qui prête à une équivalence toute naturelle, ou du côté de ce qui résiste et qui se résout dans un forçage ou dans une non-traduction ? Personnellement, j'aimerais aller dans le sens de cette dernière proposition, car traduire le traduisible risque de déboucher sur une tautologie. On ne traduit que l'intraduisible et en traduisant on produit un autre intraduisible. Je dirais alors que le réel de la traduction est ce qui ne cesse de ne pas se traduire, une faille qui s'installe entre sujet et objet, entre le sujet et son autre. La condition de la traduction est justement cette béance, et le désir qui ne finit pas de l'obturer.